

Ambiguïtés franco-américaines



Flammarion

LA LETTRE D'AMÉRIQUE PAR DOMINIQUE MOÏSI

Les relations entre Paris et Washington sont-elles profondément différentes depuis l'arrivée au pouvoir de Nicolas Sarkozy en France et de Barack Obama aux Etats-Unis ? Posée ainsi, la question s'apparente presque à une provocation. Bien sûr, tout a changé et la confiance l'emporte désormais sur toute autre considération. La France n'a-t-elle pas fait le choix de revenir de manière hautement symbolique dans le commandement intégré de l'Otan ? Et, pour la première fois sans doute dans l'histoire de la V^e République, Paris ne définit plus son identité internationale par rapport, sinon contre, Washington. Du côté américain, le ralliement au multilatéralisme de l'administration Obama est sans ambiguïté. Le nouveau président n'a-t-il pas, au cours de sa tournée européenne, dit à maintes reprises que l'Amérique était là « pour écouter, apprendre et s'il le fallait guider » ? Une France qui ne se définit plus face à l'Amérique, une Amérique plus modeste, à l'écoute de ses partenaires et alliés. En apparence tout a changé dans la relation franco-américaine, même s'il s'agit davantage d'un processus que d'un tournant radical. Les relations entre Paris et Washington s'étaient déjà améliorées à la marge lors du deuxième mandat du président Bush.

Et pourtant, certaines ambiguïtés

et contradictions demeurent, qu'il serait dangereux d'ignorer. Il existe toujours en effet un double déséquilibre dans la relation franco-américaine. Depuis la Seconde Guerre mondiale, les deux pays ne sont plus dans la même catégorie de puissance. Et ce déséquilibre de statut et de moyens se double d'un déséquilibre d'intérêt. Si la passion de la France pour l'Amérique, négative hier, positive aujourd'hui depuis l'élection de Barack Obama, ne fait que se renforcer, c'est la distance, sinon l'indifférence, qui domine aux Etats-Unis, pas seulement vis-à-vis de la France mais plus généralement vis-à-vis de l'Europe. Depuis mon arrivée en Amérique, il y a trois mois de cela, les images venues de France n'ont fait qu'une fois la première page du « New York Times », à l'occasion de la forte mobilisation des manifestations syndicales. La curiosité de mes collègues ou de mes étudiants pour la situation française est quasi inexistante.

Certes, aussi, la popularité de Barack Obama est la plus élevée qu'un président américain ait connue en France depuis John Fitzgerald Kennedy. Et le président Sarkozy a pu engager son pays dans une révolution copernicienne à l'égard des Etats-Unis avec le soutien d'une majorité de l'opinion. Il n'en demeure pas moins que, dans de nombreux ministères en France, à commencer sans doute par celui des Affaires étrangères, des réflexes traditionnels visant à préserver « l'exception française » sont toujours très présents.

Du côté américain, le ralliement au multilatéralisme ne s'accompagne pas d'une acceptation de la multipolarité. L'Amérique regarde certes le monde avec plus de modestie. Elle n'entend plus imposer la démocratie par la force s'il le faut. Elle sait qu'elle a plus que jamais besoin d'alliés et de partenaires en ce temps stratégiquement et écono-

miquement difficiles. Les défis se multiplient alors que ses caisses sont vides. Mais l'Amérique se considère toujours comme la seule « nation indispensable » ; l'idée qu'elle puisse devenir demain un centre de pouvoir parmi d'autres lui est profondément étrangère. Elle est même contraire à celle que l'Amérique se fait d'elle-même.

Convient-il d'ajouter à ces données structurelles des émotions plus personnelles ? Nicolas Sarkozy, à la

Si, aux Etats-Unis, on salue la politique de Nicolas Sarkozy, on exprime des réserves sur sa personne.

fin du deuxième mandat de George W. Bush et alors que la France avait la présidence de l'Union européenne, a pu se sentir pendant quelques mois « roi du monde ». Ce n'est plus le cas aujourd'hui, ce qui peut le conduire à des commentaires intempestifs sur Obama.

Si, aux Etats-Unis, on salue la politique menée par Nicolas Sarkozy, on exprime des réserves sur sa personne. En France, c'est presque l'inverse : on aime la personne d'Obama, même si, comme en Amérique, on exprime des doutes sur sa politique. Il serait trop simpliste de dire que « tout a changé, mais rien n'a changé » dans la relation franco-américaine. L'amélioration des relations entre nos deux pays est spectaculaire, mais il ne faut pas rêver, le temps des malentendus et des difficultés n'est pas terminé. Les causes de frictions possibles, de l'Afghanistan à l'économie, existent toujours et se multiplieront sans doute avec le temps.

Dominique Moïsi, conseiller spécial de l'Ifri, est professeur invité à l'université de Harvard.